

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 128 (1983)
Heft: 5

Buchbesprechung: La Bataille de France [Rémy]

Autor: Buman, Dominique de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« La Bataille de France »

Un livre de Rémy,
présenté par le le premier-lieutenant Dominique de Buman

1. Généralités

Rémy est devenu à ce point familier de nos lecteurs que nous renonçons à dessiner son portrait; en effet, la Revue Militaire Suisse a déjà ouvert fréquemment ses colonnes aux ouvrages du célèbre résistant de la seconde guerre mondiale. Signalons notamment, ces dernières années, le commentaire consacré à «Sedan», en mars 1981, et à «De la Norvège aux Flandres», en mars 1982, tomes 3 et 4 d'une série intitulée «Chronique d'une guerre perdue». Le tome 5, «La Bataille de France», a paru en septembre 1982, aux Editions France-Empire. Comptant 321 pages réparties en 11 chapitres, le dernier ouvrage de Rémy ne comprend ni introduction, ni conclusion, et relate des faits situés entre le 10 mai et le 10 juin 1940.

2. Traits marquants

Le caractère narratif du style nous indique de ne pas rendre un compte détaillé des péripéties vécues par les acteurs du drame. Nous nous efforçons, par contre, de déceler les points-clés auxquels Rémy tient particulièrement, le message qu'il veut transmettre.

a) La défense des combattants français

De même que, dans le tome 4 de la «Chronique», l'auteur a démontré le

courage dont les Belges avaient fait preuve et qu'il a réfuté les accusations de collaboration portées contre le roi Léopold, dans cette «Bataille de France», il s'attache à souligner la bravoure et le sens de la mission des combattants français, comparables à ceux témoignés lors de la «Grande Guerre». Rémy cite les réflexions du lieutenant-colonel Béguier, officier prisonnier déporté en Allemagne: «Il est évident que notre désastre a eu pour causes des fautes multiples, accumulées au cours d'une longue période, mais le soldat du rang est-il responsable de cette tragédie?» Plus loin, soulignant ainsi l'erreur écrasante du Front populaire de 1936, il ajoute: «On ne fait pas un soldat en un an.» La preuve la plus évidente de la vaillance française, c'est le «Journal de Guerre» de la 87^e Infanterie division qui l'apporte: les Allemands essuient, ce 28 mai, des revers à Cerisy-Gailly; ils attribuent «ce manque de succès à l'insuffisance de coordination d'emploi de l'artillerie et de la fermeté de la troupe, surtout dans les combats de rue contre un adversaire sans nul doute habile et coriace, qu'on a peut-être tout d'abord sous-estimé».

b) La nécessité des différentes armes

Rémy accorde une très grande importance au poids que possèdent les

différentes armes dans le combat. Si, lors de la défense de Dunkerque, les troupes alliées utilisèrent le plus possible leur artillerie, celle-ci essuya le feu de l'aviation et des blindés ennemis; quasiment détruite, elle ne put offrir son renfort aux fantassins qui tentèrent de fermer la route de Paris. Par ses précédents ouvrages, l'auteur avait déjà montré une attention soutenue pour les troupes aériennes; dans «La Bataille de France», Rémy consacre près de soixante pages aux exploits des aviateurs tricolores, sans oublier ceux des patrouilles de chasse polonaises; ces dernières, après l'invasion de leur pays par Hitler, s'étaient rendues chez les Alliés en passant par la Roumanie et ne pensaient qu'à venger l'affront qu'on leur avait infligé. Les avions français, trop peu nombreux et manquant de carburant, ne pouvaient se permettre de voler constamment en patrouille de surveillance; à l'apparition des escadrilles allemandes, ils subissaient dès lors le handicap de l'altitude, décollant souvent à la dernière minute et aveuglés, de surcroît, par le soleil. Rémy profite de mettre en évidence le courage du commandant Maurice Arnoux, vétéran de la «Grande Guerre», qui tint à se remettre à l'ouvrage; après plusieurs sorties fructueuses, il se fit blesser; n'écoutant que son cœur, il refusa de rester au sol et essuya, lors du vol suivant, le coup mortel. Mais la carence des moyens de combat se remarquait également dans les chars et les troupes d'infanterie: la percée

allemande n'aurait été possible si le terrain n'avait mis aux prises que des fantassins, en nombre égal et sans appui de feu.

c) L'Opération Dynamo

«De la Norvège aux Flandres» a relaté, jusque dans les détails, l'Opération Dynamo; Rémy en souligne à nouveau et à raison l'importance dans «La Bataille de France». Rappelons brièvement qu'elle consista dans le rapatriement de la British Expeditionary Force et l'évacuation sur l'Angleterre de quelques troupes belges et françaises, tandis que le gros des troupes du roi Léopold se battait avec acharnement pour retenir les Allemands. Les Anglais n'avaient pas pris l'égard d'avertir les Alliés de leurs intentions, mais le cours des événements aurait-il changé? En tout cas, le général Weygand avait heureusement confié, le mardi 21 mai, la défense des ports du Nord à l'amiral Abrial. La mission impartie se limita en fait à Dunkerque, Boulogne et Calais étant déjà tombés à l'ennemi.

Les Britanniques, il faut le relever avec Rémy, ne laissèrent cependant pas le «sale travail» aux uniques troupes françaises et belges: «Pour retarder au maximum l'avance ennemie et faciliter le embarquement de ses unités, le commandement du corps expéditionnaire avait laissé dans l'arrière-pays de la Flandre maritime de fortes concentrations de troupes de couverture qui se battirent avec l'énergie du désespoir comme en témoignent

les nombreux cimetières anglais dispersés dans la région.»

La collaboration de tous s'imposait; comme le disent l'amiral Auphan et Jacques Mordal dans leur ouvrage «La Marine française dans la Seconde Guerre mondiale», repris par Rémy: «Si Abrial et les défenseurs de Dunkerque n'avaient pas résisté pendant quelques jours aux assauts allemands, ni les Britanniques ni les Français n'auraient pu récupérer autant de combattants qu'ils allaient en enlever». En effet, et grâce à l'aide du temps favorable, ce ne sont pas les quelques dizaines de milliers d'hommes prévus, mais bien 338 000 soldats français et britanniques qui purent être sauvés. Le plan avait commencé le 26 mai; dans la nuit du 3 au 4 juin, la dernière phase de l'évacuation avait lieu; le 4 au matin, les Allemands entraient à Dunkerque, et, à 14 h.45, l'opération Dynamo prenait fin. Elle avait coûté cher aux quelque trois cents navires, mais la fin justifiait les moyens, car à partir de ce jour se formait le noyau d'une nouvelle armée, celle qui allait partir à la reconquête de l'Europe. Mais, au sujet de cette opération, laissons le mot de la fin à Rémy, car il en cerne avec précision l'enjeu: «En fait, lancé par Hitler à 12 h. 31 le vendredi 24 mai du quartier général de von Rundstedt établi à Charleville, l'ordre enjoignant aux Panzergruppe des généraux Hoth et von Kleist d'arrêter leurs blindés devant la «Canal Line» défendue par les divisions de Lord Gort avait

marqué un tournant décisif de la guerre. Sans cet ordre, qui fut trop tardivement rapporté, la British Expeditionary Force eût été tout entière réduite à la capitulation et il est permis de penser que, dans ce cas, les offres de paix formulées au mois de juillet par le maître du III^e Reich à l'adresse de l'Angleterre eussent été entendues. Bien qu'ayant dû abandonner sur les plages de la mer du Nord la totalité de son matériel et souvent jusqu'à l'équipement individuel de ses hommes, le corps expéditionnaire, durci par l'épreuve, fut le creuset dans lequel la Grande-Bretagne forgea sa certitude de la victoire finale alors qu'on pouvait croire que tout était perdu.»

d) Quelques événements

a) Une éclaircie pour une messe

Certaines péripéties et images relatées par Rémy ont frappé notre attention: celle du R.P. de Morant qui, le dimanche 2 juin, lors de la défense de Dunkerque, au Fort-Ouest, dit la messe dans un réfectoire aménagé pour la circonstance. Au premier rang de l'assistance siégeait le général Lucas, commandant de la 32^e division; des officiers de l'état-major ainsi que de nombreux hommes de troupe participaient également à l'office commun. Sitôt après la messe, le R.P. de Morant, déjà aumônier lors de la «Grande Guerre» et qui s'était porté volontaire dès le mois de septembre 1939, partit retrouver les unités dont il

avait la charge. Chapelle le matin, le réfectoire s'était transformé en infirmerie; les blessés affluaient si nombreux... C'est que, dès le début de l'après-midi, les tirs de l'artillerie allemande s'étaient rapprochés et qu'un obus, tombant sur un canon fort, avait tué les six marins qui le servaient.

b) Le carnage de Lestrem

Une tragédie se déroula le 26 mai 1940 dans le hameau dénommé «Le Paradis», sur la commune de Lestrem, à la limite des départements du Nord et du Pas-de-Calais: le Hauptsturmführer Fritz Knochlein, commandant la 4^e compagnie du 2^e régiment de la SS Totenkopfdivision, ordonna un terrible massacre: 99 Anglais, ayant été faits prisonniers, furent rassemblés dans un prés, puis sauvagement exécutés. Seuls deux soldats, grièvement blessés, échappèrent à la tuerie: ils firent le mort et attendirent la nuit pour se traîner jusqu'à la prochaine ferme. Soignés, ils se rendirent ensuite à une unité de la Wehrmacht, sans révéler de circonstances précises. Transférés dans un hôpital, puis dans un stalag allemand, ils gardèrent le silence jusqu'à la fin de la guerre. Alors, ils osèrent témoigner de ce qu'ils avaient vécu. On ne les crut pas, mais, du toit de la ferme bordant le champ du massacre, quelqu'un avait déplacé des tuiles et pris des photos de l'inhumation hâtive opérée par les SS... Il n'y a pas qu'Oradour-sur-Glane qui fasse frémir.

c) L'amour d'autrui au pont Oger

Un autre épisode donne une image de la tension à laquelle étaient soumis les combattants: une explosion provoquée par le génie avait coupé l'armature du pont Oger, sur le canal de l'Ailette, le faisant s'affaisser en deux plans séparés par quelques mètres qu'un élément d'infanterie aurait pu aisément franchir à l'aide d'une simple planche. Deux voitures de liaison en provenance du secteur avant des troupes françaises n'avaient pu freiner à temps pour éviter de basculer dans la cassure du tablier, alors qu'elles abordaient le pont à vive allure. Prisonniers des tôles tordues par l'écrasement des carrosseries, des blessés gisaient dans les deux véhicules. Paul de Lavareille, sous-lieutenant au 97^e régiment d'infanterie alpine, vécut alors un terrible cas de conscience. Laissons la plume à Rémy qui, s'appuyant sur le témoignage du sous-lieutenant, nous retrace l'événement: «Il ne lui fut pas difficile d'imaginer l'état de détresse physique et morale de ces hommes emprisonnés dans des carcasses métalliques disloquées et vouées à une mort affreuse si nul ne venait les délivrer. A en croire le calme qui régnait autour de lui, la chose [le sauvetage, ndlr] était possible, mais rien ne prouvait que l'ennemi ne se tînt pas dissimulé de l'autre côté du canal dans la verdure qu'égayait le chant des oiseaux, rassurés par son immobilité.

«Avais-je le droit, se disait Paul de Lavareille, de risquer la vie de plusieurs

de mes hommes dans l'espoir — peut-être chimérique! — de récupérer des blessés qu'on pouvait imaginer réduits à l'état de moribonds? Pour les extraire des débris de leurs voitures, il faudrait s'approcher à moins de vingt mètres de la ligne de feu adverse et, même en faisant très vite sous la couverture du tir de nos fusils-mitrailleurs, les exécutants n'auraient que très peu de chances de mener à bien cette opération de sauvetage sans y laisser des plumes que je voyais toutes poissées de sang...»

Cette cassure du pont Oger sous laquelle gisaient deux cercueils d'acier enfermant des blessés, sans doute déjà en proie aux affres de l'agonie, prit aux yeux de Paul de Lavareille figure d'une frontière hérissée de dangers.

«J'étais là pour interdire à l'ennemi le franchissement du canal et la sagesse me commandait de ne pas bouger. Mais, me dis-je, si tu jouais cette partie de façon à ne pas attirer l'attention de l'adversaire, au moins pendant l'aller vers cette ligne invisible qui t'en sépare? Tu pourrais envoyer deux de tes hommes sans nulle couverture de feu pour éviter de mettre l'ennemi en éveil; ils réussiraient peut-être à se glisser jusqu'aux accidentés puis à les dégager sans bruit des carrosseries écrasées. Bien entendu, leur retour ne pourrait s'effectuer avec la même discrétion, ces blessés étant très probablement incapables de marcher, et sûrement de courir, étant donné leur état de faiblesse, mais leurs sauveteurs n'auraient qu'une quinzaine de mètres à parcourir sous la protection du feu de nos tireurs pour

atteindre le talus derrière lequel nous nous abritons. Tout tient dans l'effet de surprise. Je pesai dans ma tête le pour et le contre comme si j'étais engagé dans une partie de poker: en fait, il s'agissait bien d'un pari misé sur l'inertie de l'ennemi dans la première phase de l'opération. Si l'adversaire jouait autrement sa carte, mes deux sauveteurs se feraient inévitablement descendre à l'aller, les Allemands n'ayant pas à riposter à notre tir, ce qui ferait que mes deux hommes seraient à leur merci, aucun tireur, même moyen, ne pouvant manquer à vingt mètres de distance une silhouette qui progresse en rampant, s'il ne sert pas lui-même de cible.»

Au soldat Grisard qui attendait ses ordres, Paul de Lavareille s'entendit soudain demander: «On y va?»

«Ma volonté n'y fut pour rien. C'était mon subconscient qui venait de parler, décidant que je n'avais pas le droit de risquer la vie d'un seul de mes hommes si je ne participais pas à l'opération. Grisard le comprit-il? Sans la moindre hésitation, il me répondit: «On y va!»».

L'accord étant conclu entre lui et moi, il convenait de passer sans délai à l'exécution. Je commençai par poster en surveillance les trois voltigeurs qui se tenaient à droite de la chaussée. Ils reçurent mission, l'œil au ras du talus, le nez dans l'herbe, le fusil pointé sur l'autre rive du canal, de n'ouvrir le feu, sans ménager les munitions, qu'au cas où l'ennemi nous prendrait à partie.

Deux minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Grisard. En face

de nous, les petits oiseaux continuaient de babiller. Risquant un regard par-dessus la crête du talus, je vérifiai que rien ne bougeait dans la verdure. Mon menton suivit, puis mes épaules, sans provoquer la moindre réaction hostile de l'autre côté. Faisant basculer mon buste d'un coup de reins, je me reçus à plat ventre sur la berge et demeurai immobile, tendant l'oreille au moindre bruit suspect. Déjà Grisard me rejoignait.»

Une voiture gisait, les quatre roues en l'air, à une vingtaine de mètres, s'étant renversée tout près de la cassure du pont, son arrière baignant dans l'eau du canal. Accrochée aux entretoises métalliques de la partie du tablier qui rejoignait la rive tenue par le groupe franc, son avant à peine immergé et son coffre tourné vers les lignes françaises, l'autre auto pendait au-dessus d'elle.

«Sur mon léger coup de coude, Grisard commença de ramper près de moi sur la berge désespérément nue. Utilisant la masse effondrée du pont afin de nous protéger des vues en oblique sur la gauche, nous fûmes bientôt sous le tablier sans que rien eût bougé en face. Dans l'auto retournée gisaient trois blessés, dont l'un avait la main coincée dans les tôles. Posant mon index sur mes lèvres, je lui fis comprendre de garder le silence tandis que Grisard fouillait la ferraille. Par chance, il y découvrit une clé à molette, avec laquelle il se mit en devoir de dégager la main emprisonnée.

Me redressant pour examiner la

voiture accrochée au-dessus de la première, je constatai qu'elle était vide de tout occupant mais aperçus, étendu sur le tablier, les bras allongés en direction de la rive que tenait mon groupe franc, un corps apparemment sans vie, dont je supposai qu'il avait été abattu par une rafale tirée dans son dos alors qu'il rampait vers le plan incliné, dans l'espoir de nous atteindre. Pour m'assurer qu'il était bien mort, j'effectuai un rapide rétablissement qui me permit de prendre pied sur cette partie du pont. Hélas! c'était un cadavre que j'avais sous les yeux. Je sus plus tard qu'il s'agissait du sous-lieutenant Chevalier.»

Au même instant, Lavareille perçut un cri rauque, suivi d'un coup de feu qui le manqua, mais donna l'alerte :

«Une pluie de balles entra dans la danse trois secondes plus tard alors que j'effectuais en contrebas de la route un plongeon qui me remit à mon point de départ et, sous la protection du tir effectué à une cadence accélérée par mes trois voltigeurs, je parvins à rejoindre Grisard. Bénéficiant de la protection relative que lui assurait la voiture renversée, il en avait déjà sorti deux de ses occupants que j'aidai à passer de l'autre côté du talus tandis qu'il s'occupait du troisième. Entre-temps, nous découvrîmes qu'un quatrième blessé gisait sur la berge ennemie contre le tablier du pont, et nous fûmes assez heureux, sous le rideau serré de balles qui s'échangeaient d'une rive à l'autre par-dessus nos têtes, pour lui faire saisir le bout d'une corde trouvée

dans le véhicule renversé. Il s'y agrippa dans un dernier sursaut de volonté et nous le tirâmes dans l'eau jusqu'à nous. Aidant Grisard à le charger sur son dos, je les vis basculer ensemble derrière le talus et m'empressai d'en faire autant, ne précédant que de quelques dixièmes de seconde la rafale tirée par l'arme automatique que l'ennemi venait de mettre en place exactement dans l'axe que nous venions tous trois d'emprunter.

Une fois nos quatre blessés évacués sur le P.C. de la 1^{re} compagnie pour y recevoir les premiers soins, j'évoquais avec le caporal-chef Colliat — l'un de mes trois voltigeurs, que la forte chaleur avait incité à tomber la vareuse — les péripéties de la matinée, quand je remarquai sur le côté de sa chemise, presque à hauteur de la hanche, un petit trou circulaire, l'autre pan de la chemise en portant un autre, tout pareil au premier...»

3. Impression d'ensemble

«La Bataille de France» est un authentique Rémy, une somme de témoignages poignants livrés par d'anciens combattants. Il comble le lecteur avide de documentation et de références. Redresseur de fausses étiquettes, l'auteur cite des exemples de camaraderie bons à méditer en nos décennies d'égoïsme. Mettant en valeur les qualités humaines, il dépasse l'évocation de simples batailles et nous rappelle que la personnalité du soldat

l'emporte sur les tests techniques et autres surpercheries administratives.

Quelques défauts assombrissent toutefois le tableau. La surabondance des témoignages en comparaison des lignes écrites par Rémy lui-même, si elle vivifie le texte, en donne également une impression décousue. Et comme ces aventures se recourent dans le temps, il s'ensuit un manque de chronologie parfois incommode. Ces récits donnent à l'ouvrage un caractère trop descriptif, où l'historien cherche en vain l'analyse et la synthèse. Rémy court ainsi le risque d'ennuyer le lecteur, ce qu'il compense largement par sa plume fouguese. A ce propos, la richesse dans les détails d'incorporation et dans la topographie française désoriente le Suisse ignorant de ces particularités. Il ne s'agit pas là d'une critique, mais de preuves que l'auteur, loin de prétendre à l'objectivité de l'historien, nous offre plutôt, comme son nom l'indique, une chronique, le journal de bord d'un patriote loyal qui veut apporter sa contribution à l'édifice de la vérité, d'autres y ajoutant une tonalité non pas opposée, mais différente. L'historien est un juge d'instruction qui rassemble les éléments d'une cause avant d'en tirer les conclusions qu'il croit justes. Sa tâche s'allégera, si tous les témoins sont de la trempe de Rémy, car on s'approche de l'intime conviction, fiction de la vérité.

D. de B.